

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 19

Artikel: Une conviction solide
Autor: M.-E.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211283>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

N° 53. — Onna fenna à coui ne manquâvè qu'è dai tsaussès po itrè on hommo. Avouè duès z'autrès l'a ètà on teimps qu'irè lè trai que menâvon lo veladzo.

N° 55. — Eh ! lo grand Tobie s'est bin zaô zu relèvà po allâ verî l'idye pè la Combaz, avouè on pièçon, quand bin n'rè pas son tor. Ti lè coups que pouâvè la robâ lo fasai.

Po l'interrâ l'in a praô zu d'idye : simblyâvè qu'on la vessâvè avouè dai sellières, et l'a falhu sè mètrè dou, avouè tsacon on goumo, po vouedi la foussa.

N° 56. — Lo vilho rëgent. Fasai lè chôquies intrèmi lè z'ècouiès. Se ne pouâvè pas no z'espliâ qu'onna reiglla, desai : « Cilia reiglla ne paô pas sè tchiffrà ; faut la dèvenâ. » Quand l'ètai in colère l'ai fasai pas bî. Lo vayo adi on iadzo, apri no z'avai bin gaôlâ, fiâirè avouè lo pouing su lo pupitre et no dere : Lèva-vo po praiyi, tsancro dè bourtiâ que v'itès. »

N° 58. — Iena, permi tant d'autrès, qu'avai mariâ on bon payisan, et qu'à zu 'na via pî qu'è la dèraire dai servintès.

N° 60. — L'ètai asse faux qu'è Judâ et fiaf quem on pu.

N° 61. — La tanta Félicie. Onna tant bouna dzein. M'a bin zaô zu balhî dai bocons dè tâtra quand iètà bouèbo.

N° 62. — Yon qu'allâvè in dzornâ et que ne s'est jamé zaô zu fè dè la bita. Tot son plyèzi l'ètai dè bairè et djuî ai cartès. Pas astou chetâ su on banc dè cabaret que s'inmodâvè à tsantâ. N'ètai pas on crouyo fond, mâ ne savai rin sè gardâ, nicillyâvè tot à mèzoura.

L'annâye que l'ètai ovrai tsi cliâô dè la Tse-nalettaz l'avan invouyî menâ daô bou à Ynverdon. Quand l'ètai rêvegnaî, tot tard fin souî, n'avan pas ètà fotu dè lo terî fas d'à tsèva. L'ètai apèdzî ai z'ètalès et l'avai falhu rëmouâ lo borî po l'avai.

N° 63. — Dzouvenò n'ètai rin qu'on moquièran. Dessuivè la mouèta dè Tsantaôro et lo Quequelyârè. L'a ètà praô pounâ. Laissè dou mouets et onna felhie que n'est pas bin rêvèlyâ.

Dyo adi à mè z'infants dè pas laô moquâ dè nyon. Lo bon Dyo l'a praô por ti.

N° 64. — Onna vilhe felhie, qu'ètranlyâvè sè tsats po pas lè fère à suffri, quand volyâvè s'in dèfère.

(A suivre.)

OCTAVE CHAMBAZ.

Princesses et princesses. — M. et Mme X... ont du monde à dîner. On parle théâtre. Quelqu'un prononce les mots : « les princesses de la rampe ». Le petit Henri, le fils de la maison, qui écoute la conversation, sourit d'un air malicieux. Son père s'en aperçoit.

— Tu sais donc ce que c'est que les « princesses de la rampe », Riri ? demande le père, étonné, à son héritier.

— Mais c'est sûr, mon papa... c'est les portières qui balaient les escaliers.

Un bibliophile. — A la bibliothèque cantonale, un lecteur demande un dictionnaire.

— Les dictionnaires sont à tel endroit, répond l'employé.

— Je sais bien ; mais je ne trouve pas ce que je désirerais.

— Lequel voulez-vous donc ?

— Eh ! n'importe lequel, pourvu qu'il soit gros... c'est pour m'asseoir dessus.

Chœur d'Hommes de Lausanne. — Cette société donnera le jeudi 27 mai prochain, au temple de Saint-François, sous la direction de M. Al. Dénéreaz, un concert de bienfaisance avec la collaboration de Mlle Rouilly, contralto, et de M. Gockert, violoniste genevois.

Le produit net du concert sera partagé entre les fonds pour les Suisses nécessiteux à l'étranger et pour les soldats Suisses rentrés de l'étranger.

A VIDY

On s'est quelque peu ému, à Lausanne, à l'idée que les terrains vagues de Vidy allaient être transformés en un jardin potager. Bon cela, se dirent les utilitaires à tous crins, nous aurons quelques légumes et quelques sacs de pommes de terre de plus ! Oui mais, rétorquèrent les amoureux de la belle nature, nous y perdrons ce qui fait l'ornement et la grâce d'une des plus jolies grèves du Léman. Au Conseil communal, on délibéra avec vivacité et, finalement, on adopta une solution ménagère : la chèvre et le chou : quatre hectares seulement seront mis en culture, et Vidy conservera ses bouquets de vernes chers aux poètes, aux baigneurs, aux promeneurs, et où feu le docteur Bourget a fait mettre plus d'une centaine de nichoirs.

Adolphe Dulex a chanté Vidy dans les doux vers ci-dessous, qui disent on ne peut mieux le charme de ce coin de terre :

Vidy.

Bonheur ineffable d'errer
Près des saules de cette rive
Dont rien encore n'a déparé
La grâce aimable et primitive !

Le grand peuplier argenté
Livré au zéphyr son blanc feuillage,
Tandis que le soleil d'été,
Sur l'eau, trace un brillant sillage.

Que de fois ce tableau changeant
Rassérèna nos fronts moroses :
Croissant de lune voyageant
Au milieu des nuages roses ;

Eclairs dans la rougeur du soir
Que réfléchit l'onde sans ride,
Léman doré, gris-perle ou noir,
Ou d'un bleu vibrant et splendide...

Toujours autre et toujours aimé,
O lac, à l'ombre de tes aulnes,
Nous reviendrons cueillir en mai
L'églantine et les iris jaunes.

Et puisse l'homme, destructeur
Des merveilles de la nature,
Épargner ton site enchanteur,
Sable et sentier dans la verdure,

Tes acacias, tes roseaux
Parsemés d'œillets amarante,
Tes peupliers, peuplés d'oiseaux,
Réflétés dans l'eau transparente !

14 avril 1892.

Adolphe DULEX.

La livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Charles Péguy, par Paul Seippel. — Les leçons de la guerre. Seconde partie : Le Dieu de l'Allemagne, par Paul Staffer. — Landwehr. — Les pigeons de la brigade, par Charles Gos. — Guerre et droit, par André Mercier, associé de l'Institut de Droit international. (Seconde et dernière partie.) — La résurrection de Lazare. Quelques lettres d'un poète patriote polonais, par Dora Melegari. — Vision d'avenir, par Léopold de Fischer. — Le sultan et son peuple, par Georges Wagnière. — Variétés : L'épousement du crédit, par W. Eggenchwyl. — Lettre de M. le général Percin. — Chroniques parisiennes, par Henri Bachelin ; italienne, par Francesco Chiesa ; américaine, par G.-N. Tricoche ; suisse allemande, par Antoine Guillard ; scientifique ; politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la Bibliothèque universelle :
Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

Les ingénues. — M. X... célèbre son mariage avec une jeune et charmante ingénue.

Vers une heure du matin, alors que les invités sont distraits par les attraits du bal, qui bat son plein, l'époux presse sa jeune femme de quitter la fête pour rentrer au logis.

— Oh ! les hommes, fait l'épouse ingénue, cédant aux instances de son mari... ils sont bien tous les mêmes !

UNE CONVICTION SOLIDE

Un intérieur bourgeois, le soir. La table est mise pour le dîner. Au moment où madame vient y jeter un dernier coup-d'œil, rayonnant, Monsieur fait son entrée.

SCÈNE I

Monsieur. — Bonsoir, chérie, bonsoir ! (*baisers*). Ah ! si tu savais ! Si tu savais !...

Madame. — Qu'y a-t-il donc ?

Monsieur. — Il y a... Cherche un peu, pour voir ! Mais non, tu ne trouverais pas... Il y a, tout simplement, que ton mari est en passe de devenir un grand homme !

Madame (*sincèrement étonnée*). — Pas possible !

Monsieur. — C'est comme j'ai l'honneur de te le dire. Viens que je t'embrasse ! (*baisers*). Je suis, ou plutôt nous sommes, sur le chemin des honneurs !

Madame (*intéressée*). — Oh ! oh !

Monsieur (*austère*). — Oui ! Comme tu l'ignores, sans doute, les élections approchent. Le pays a besoin de citoyens actifs, débrouillards, éclairés, intelligents... (*avec une feinte modestie*.) Et le pays a jeté les yeux sur moi : je suis can-di-dat !

Madame (*rieuse*). — Ça se mange, dis, chéri !

Monsieur (*imperturbable*). — Je suis candidat ! Le fait est là, incontestable, incontesté. Et le plus fort, c'est que les trois groupements politiques aux prises m'offrent chacun un siège...

Madame. — Eh bien, tu ne seras pas embarrassé pour t'asseoir !

Monsieur. — Si tu ris tout le temps !... (*poursuivant son idée*). Les radicaux me portent aux nues, les libéraux me font risette et les sociaux m'ont clairement donné à entendre que le peuple attendait avec impatience le moment de me hisser sur ses robustes épaules...

Madame (*inquiète soudain*). — A propos, Jules, as-tu acheté le bocal de cornichons ? Je gage que tu l'as oublié !

Monsieur. — Le bocal de cornichons ! Ah ! que les voilà donc bien, les femmes ! Le bocal de cornichons ! Je vous demande un peu !... Mais tu ne comprends donc pas, tête de linotte, que le moment est solennel, que de la décision que je vais prendre dépend tout notre avenir...

Madame. — Mais si, mais si...

Monsieur. — Tu dis cela d'un ton !... Enfin, voici la chose. On se m'arrache positivement ! Alors, tu sais, je suis très, très embarrassé. Serai-je radical, libéral ou socialiste ? « That is the question ! »

Madame (*avec candeur*). — Ça n'est donc pas la même chose ?

Monsieur. — Oh ! à de légères nuances près... évidemment... Cependant, il faut faire un choix... à cause des électeurs. Pour l'instant, le libéralisme est très bien porté. Il vous donne un petit air select, distingué, poétique. Le radicalisme a certes bien ses charmes aussi. Il y a les rrrresponsabilités du pouvoir, les « fondues » démocratiques, un tas de bonnes choses, enfin. Quant au socialisme, c'est l'incertitude, la lutte, les combats, la bataille...

Madame. — Ah ! mais non, pas de ça ! Je ne veux pas que tu sois socialiste !

Monsieur. — Radical, alors ?

Madame. — Et les « fondues » ! Tu sais que ton estomac supporte mal le fromage.

Monsieur. — Tu as raison! Allons, je serai libéral. C'était écrit! Mais, entre nous, je m'en fiche! L'important est que je sois élu, pas vrai! Je vais donc envoyer au comité mon acceptation.

SCÈNE II

La scène représente la réunion plénière des électeurs libéraux. Très élégant, l'air rêveur, monsieur se lève pour prononcer son discours de candidature :

« Messieurs, chers concitoyens,

« C'est avec fierté que j'accepte d'aller défendre au sein du Parlement les idées chères à notre glorieux parti. Vous me connaissez : libéral j'ai été, libéral je resterai! » (*Tonnerre d'applaudissements.*)

Monsieur continue sur ce ton pendant une demi-heure. Quand il a terminé, on l'acclame longuement. Le président du comité lui serre la main et le félicite.

Monsieur (*avec modestie*). — Mais non, mais non! Vous me flattez, mon cher président. Quand on a des convictions solides, voyez-vous, il n'est besoin de nul effort pour les exprimer avec éloquence et conviction!

M.-E. T.

Au Tribunal. — Le président à l'accusé (un affreux voyou) :

— Il paraît donc qu'en rôdant devant la boutique d'un épicier, vous lui avez volé un hachoir?

— Comme l'a dit le poète, monsieur le président.

Ces bons Marseillais. — Moi, disait un Marseillais, je suis si sensible au froid que si j'ai l'imprudence de retirer la clef, je m'enrhume par l'air qui vient de la serrure.

— Et moi, dit l'autre, je m'enrhume du cerveau rien qu'en ouvrant le verre de ma montre.

Les dernières de « Piclette ». — La *Muse* tient en ce moment un de ses plus gros succès avec la pièce vaudoise de M. Chamot. De tous côtés, on lui demande d'organiser une série de représentations. Tenant compte de la saison avancée, cette excellente société a décidé de ne plus donner que deux représentations de *Piclette*, qui auront lieu ce soir samedi et demain dimanche à 8 ½ heures, au Kursaal.

Les créateurs de Favey et Grognoz (MM. L. Desoche et J. Mandrin) jouent les rôles de *Piclette* et de Jules, le trompette, où ils sont inimitables.

La pièce peut être entendue de tous. Elle se termine à 11 heures précises, ce qui permet aux personnes du dehors de rentrer par les derniers trains.

En famille. — Une mère tance son fils :

— Tu as tort de ne pas dire la vérité à ton père. Tes contes ne servent à rien. Vois-tu, il te connaît... tiens... comme s'il t'avait fait!

Entre « tapeurs ». — Quand j'emprunte cent sous à quelqu'un, disait un tapeur connu, je les rends toujours religieusement.

— Oh! moi, tu sais, je suis un peu libre-penseur.

Un convaincu. — Deux amis causent politique.

— Mais, en fin de compte, qu'es-tu : radical, libéral, socialiste, indépendant?

— Je n'en sais rien! Mais ce qui est bien certain, c'est que ce que je suis, je le suis plus que personne.

D'un orateur ou d'un conférencier. — Quels bavards que ces gens-là, s'écrie-t-il; il y a plus d'une heure que je parle sans m'entendre.

UN VAUDOIS « D'ATTAQUE »

N'ALLEZ pas conclure de ce titre qu'un Vaudois « d'attaque » soit une exception. Encore qu'on nous reproche couramment de manquer de résolution, sinon de courage, il ne serait pas difficile de trouver beaucoup de Vaudois vraiment « d'attaque ». Notre histoire en fournit plus d'un exemple et le développement de notre pays, les institutions prospères qui y ont été créées, soit dans le domaine officiel, soit dans le domaine privé, démontrent éloquentement que les hommes de volonté et persévérants ne manquent pas chez nous.

Pour un Vaudois fidèle à la fameuse maxime : « On a bien le temps! », il en est dix qui prennent le bon train, celui qui va droit et vite au but, et qui y arrivent.

Le Vaudois « d'attaque » dont nous voulons parler ici, c'est Marc Ducloux. Oh! il est mort il y a bien longtemps, c'était en 1853, mais son souvenir a été évoqué dans une intéressante plaquette, publiée il y a quelques années déjà et qui a pour auteur notre collaborateur, M. M. Louis Mogeon.

Marc Ducloux, du Mont sur Lausanne, qui était fils de ses œuvres, joua un rôle en vue dans notre pays dans les années 1830 à 1846 et particulièrement dans les luttes religieuses de 1845. Il avait créé à Lausanne une imprimerie et une maison d'édition très réputées — on y imprimait le *Nouvelliste*, alors rédigé par Charles Monnard.

L'imprimerie de Marc Ducloux, après avoir été dirigée quelque temps par MM. Bonamici & C^{ie} — Bonamici avait épousé une Vaudoise, la fille du colonel Bégos, instructeur des milices — passa aux mains de M. Siméon Genton, puis de M. Viret-Genton.

Quant à la maison d'édition, elle fut reprise en 1844 par M. Georges Bridel. Elle comprenait aussi alors un magasin de librairie que M. Georges Bridel remit, un peu plus tard, en 1851, à MM. Delafontaine & C^{ie}. M. Georges Bridel avait continué le commerce d'édition, auquel il adjoignit plus tard une imprimerie.

En 1846, Marc Ducloux partit pour Paris, où il reprit un établissement d'imprimerie et de librairie. Il bénéficiait de la protection de personnages marquants.

Marc Ducloux, qui avait pour Guizot une grande admiration, doublée de sentiments de reconnaissance, voulut à la chute du règne de Louis-Philippe soustraire les ministres de ce roi, particulièrement son protecteur, à la fureur du peuple.

Il n'hésite pas à s'adresser à Lamartine, président du gouvernement provisoire de 1848. Et les deux lettres suivantes, très curieuses, a raconté M. Adam Vulliet, dans la *Famille*, furent échangées entre notre compatriote et le grand poète français, alors dans tout l'éclat de son génie et de son prestige.

Lettre de Marc Ducloux à Lamartine.

« Suisse de naissance et admirateur passionné de la république, dit Ducloux, je crains que celle que vous venez de fonder ne vienne à être souillée par le sang des anciens ministres; m'intéressant vivement au plus illustre d'entre eux, bien que je ne le connaisse pas personnellement, j'ai pris à tâche de faciliter sa fuite; mais la surveillance est si active, le péril si imminent que je commence à désespérer de la réussite. Dans cette situation critique, plein de confiance dans la noblesse de vos sentiments, monsieur, et persuadé que vous sympathiserez avec nos inquiétudes, je me suis dit qu'il n'y avait à Paris qu'une maison où nul ne songerait à chercher M. Guizot, et je viens vous demander si, dans une nécessité extrême, le malheureux proscrit ne pourrait pas être caché chez vous? »

Réponse de Lamartine.

« Monsieur, répondit l'illustre poète, je vous

remercie de l'honneur que vous me faites en me croyant capable de comprendre et de partager vos belles, vos généreuses préoccupations. Oui, comme vous, je serais désolé qu'il arrivât le moindre mal à nos adversaires, mais ce que vous me demandez n'est pas sans péril. Ce que je puis avoir de puissance pour le bien tient au prestige que mon nom exerce en ce moment sur le peuple. Le moindre soupçon qui viendrait à planer sur mon dévouement à la cause populaire enlèverait aussitôt à ma parole toute autorité. Néanmoins, il faut sauver à tout prix les ministres; oui, il faut épargner à la révolution une souillure dont nous ne nous consolerions jamais. Monsieur, vous êtes un noble cœur, et je sens que je puis me fier à vous. Ma maison s'ouvre sur la rue de l'Université, mais voici la clé d'un passage par lequel on y arrive de la rue de Lille. Prenez-la et en cas de nécessité extrême, quand toutes les autres ressources vous manqueront, usez-en et remettons-nous-en à Dieu pour les conséquences. »

* * *

En réalité, dit M. Louis Mogeon, ce projet ne put recevoir sa réalisation, mais Ducloux, secondé, dit-on, par ses amis le critique d'art Charles Clément et le pasteur Louis Bridel, parvint néanmoins à faire évader Guizot en le déguisant en vieille femme.

Tu l'as dit! — Un prince exotique, pas encore très dégrossi, est en séjour dans une de nos stations d'étrangers, dont il est, faute de mieux à ce moment-là, le grand attrait.

En promenade avec un de ses suivants, il aperçoit son portrait dans la vitrine d'un magasin.

— Mais, c'est ma gueule, ça? fait-il.

Et le servant, avec respect et en s'inclinant :

— Oui, monseigneur.

Nuance. — *Le président*, d'un ton sévère :

— Allez, il n'y a pas à dire, on vous a pris la main dans le sac.

L'accusé. — Pardon, monsieur le président, respectons la vérité; on m'a pris simplement le sac dans la main.

Entre amies. — Alors, ma chère, tu ne te maries donc pas?

— C'est que, vois-tu, ces hommes sont extraordinaires; ils ne nous épousent que pour notre argent.

— Plus tu attendras et plus ce sera pour ça.

Nos bonnes. — Comment, Félicie, vous me servez mon bifsteack sans pommes?

— Oh! c'est vrai! Je prie madame de m'excuser; je les ai oubliées... Et c'est d'autant plus bête que j'en raffole.

Grand-Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Samedi 8, dimanche 9, lundi 10, mardi 11 mai, *Quaker Girl*, opérette nouvelle anglaise en 3 actes et 4 tableaux, musique de Lionel Monckton.

Vendredi 14, pour les adieux de la troupe d'opéra-comique, *Manon*, opéra-comique en 3 actes et 6 tableaux, musique de Massenet.

Samedi 15, pour les adieux de la troupe d'opérette, *Joséphine vendue par ses sœurs*, opérette en trois actes, musique de Victor Roger.

Dimanche 16, clôture de la saison lyrique, *Manon*.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.

Julien MONNET, éditeur responsable.